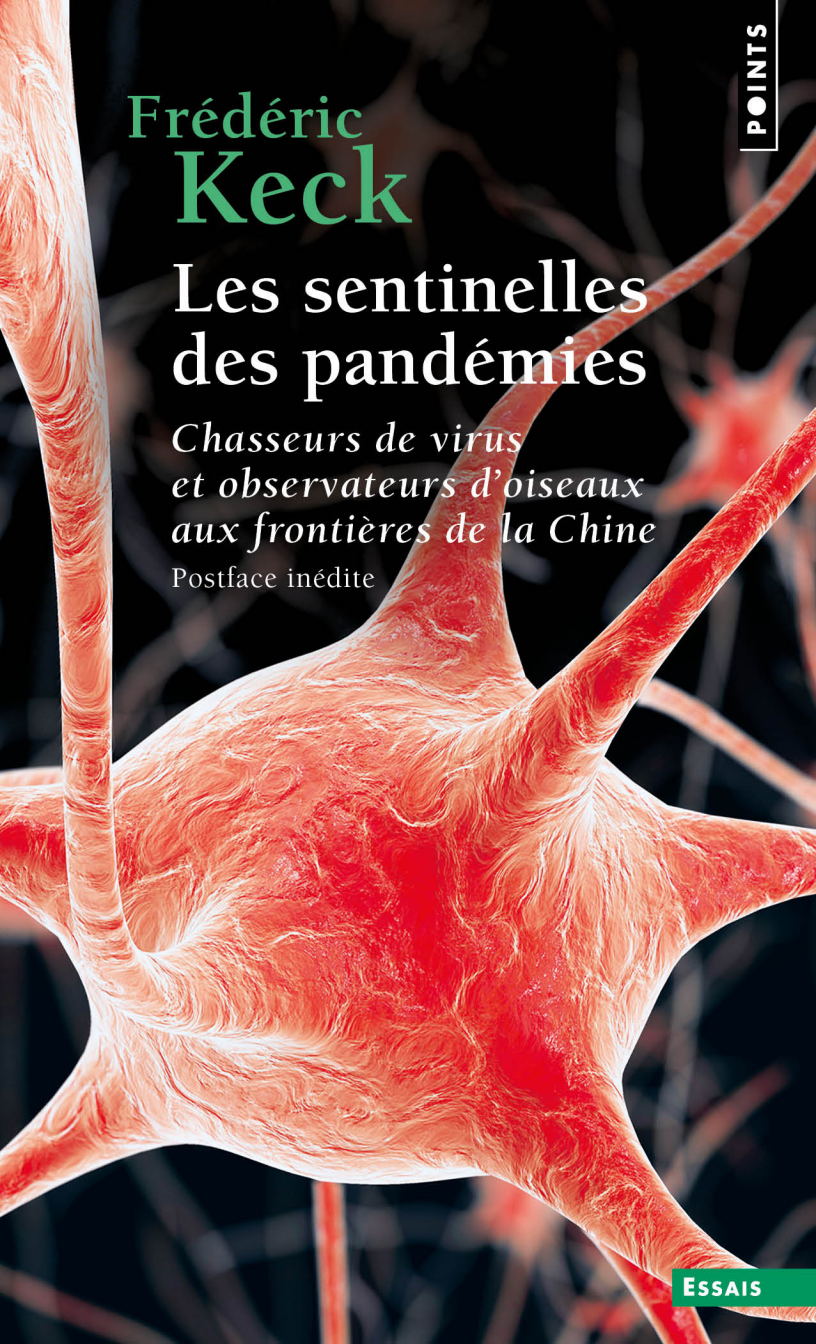




Frédéric
Keck

Les sentinelles des pandémies

*Chasseurs de virus
et observateurs d'oiseaux
aux frontières de la Chine*

Postface inédite

Les sentinelles des pandémies

Du même auteur

Le Vocabulaire d'Émile Durkheim

Ellipses, 2008

Un monde grippé

Flammarion, 2010

Claude Lévi-Strauss

Une introduction

« *Agora* » n° 282

Pocket, 2011

Lucien Lévy-Bruhl

Entre philosophie et anthropologie

CNRS Editions, 2013

Lévi-Strauss et la pensée sauvage

PUF, 2014

Signaux d'alerte

Contagion virale, justice sociale, crises environnementales

Desclée De Brouwer, 2020

Frédéric Keck

Les sentinelles des pandémies

Chasseurs de virus
et observateurs d'oiseaux
aux frontières de la Chine

POSTFACE INÉDITE

Zones sensibles

ISBN 978-2-7578-8913-8
(ISBN 978-293-0601-43-4, 1^{re} publication)

© Zones sensibles, 2020
© Éditions du Seuil, janvier 2021, pour la postface inédite

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE

Les virus de l'imagination

De toutes les manières dont les humains et les animaux entrent en communication, Frédéric Keck a choisi d'adresser les questions de l'anthropologie sociale à la plus inattendue de celles-ci : il va interroger les multiples rencontres par lesquelles se croisent très concrètement les destins d'oiseaux, de virus et d'humains. Et comment ces rencontres vont non seulement affecter le cours de la vie de chacun, mais considérablement les transformer.

L'une des très grandes originalités de cette longue enquête, qui nous fait voyager de Taïwan à Singapour en passant par Hong Kong, est d'avoir compris qu'elle ne pouvait être bien menée qu'en alignant sa propre méthodologie sur celle des humains qui se sont trouvés à devoir répondre aux situations de pandémie : c'est un art du pistage, un art du suivi, un art de compréhension des leurres et de spéculation sur les indices, un art de l'aguet. C'est l'art des chasseurs-cueilleurs.

C'est un art de l'imagination surtout. Et à plus d'un titre. Car l'imagination traverse de part en part ce récit, elle en est le moteur et le motif. En réalité ce livre est un livre qui ne cesse de convoquer, de rendre lisible, de faire sentir les effets de l'imagination. Et c'est avec elle également que se développe une prise passionnante et féconde, puisqu'avec elle et à partir d'elle se dessine un véritable *diagnostic* de

notre monde, des rapports avec les animaux et des rapports avec des futurs incertains.

D'abord, parce que l'imagination est à présent au centre des pratiques qui vont tenter de répondre à la menace, qu'elle soit celle d'une pandémie à venir ou celle de l'extinction d'une espèce. « Les scénarios de pandémie ou d'extinction d'espèce connectent les hommes et les animaux de façon réaliste pour jouer sur l'imagination de ce qui pourrait arriver si un pathogène émergeait. » Un nouveau paradigme semble en effet s'imposer pour anticiper le futur : celui de la *préparation*. Il se substitue aux manières de faire et de penser qui, dans le passé, prenaient en charge les menaces, sous les formes des stratégies de la précaution (comme par exemple la vaccination) et de la prévention (notamment par des techniques d'abattage massif). Là où la prévention ou la précaution opéraient sur une connaissance des maladies passées pour les projeter dans l'avenir, la préparation, en revanche, se fonde sur l'imagination, c'est-à-dire l'anticipation et la scénarisation d'un événement « de faible probabilité, aux conséquences catastrophiques ». C'est une façon d'anticiper l'avenir « à travers l'imagination du présent », de se préparer à un événement dont on espère qu'il n'arrivera pas. Ainsi, explique Frédéric Keck, « dans le nouveau monde de la santé globale, le futur est moins calculé que scénarisé, moins prévu qu'anticipé »¹. Si l'on considère par exemple le stockage des vaccins qui atténueront la menace quand elle se présentera, on voit que ce stockage met en jeu « l'imagination d'un événement catastrophique à venir [qui] conduit les autorités de santé publique à réorganiser ce qui existe à la lumière de ce qui va arriver ».

Ces trois modèles d'anticipation du futur, montre l'auteur, sont différemment liés à des techniques de gestion des maladies et à des formes de relations entre animaux

humains et non humains. Mais si ces techniques de surveillance et d'anticipation sont bien des techniques orientées vers le futur, elles sont en même temps héritières des techniques du passé, la chasse et la cueillette.

Pour saisir cette idée tout à fait originale, il faut d'abord rappeler que le pistage et la chasse mettent en œuvre l'imaginaire : pour traquer un animal, il faut imaginer sa présence à partir de traces discrètes, imaginer à partir de ses empreintes son état de santé – court-il vite ou lentement ? – et ses désirs – a-t-il soif, cherche-t-il une source d'eau² ? Keck rend particulièrement remarquable le fait que l'imaginaire des microbiologistes s'avère être un imaginaire de « chasseurs », de virus en l'occurrence. Chasseurs d'invisibles, ils doivent se fier aux traces que sont leurs effets sur d'autres êtres. Traqueurs d'êtres incertains en perpétuelle mutation, ils doivent sans cesse imaginer ce que la vie rusée expérimente et imagine dans les virus. « Que signifie le fait d'observer les relations de distance et de proximité entre hommes et animaux depuis la perspective des virus qui émergent dans ces relations ? » En envisageant la pratique des microbiologistes comme très semblable à celles des chasseurs-cueilleurs, Keck souligne le fait que les dispositifs de préparation aux pandémies qu'ils mettent en œuvre leur permettent de saisir ces pandémies comme une occasion de prendre la perspective des animaux sur leurs milieux. Cette possibilité impliquerait non seulement d'être, ou de devenir capable d'adopter le point de vue des virus, mais également de savoir discerner les signes qu'ils envoient par leurs hôtes animaux. L'Asie, à cet égard, constitue un lieu privilégié d'observation. Alors qu'en Europe ces préparations sont plutôt liées à des problèmes de sécurité alimentaire ou de lutte contre le terrorisme, à Taïwan, Singapour ou Hong Kong, elles gardent un lien privilégié avec les techniques cynégétiques,

c'est-à-dire avec le suivi des oiseaux et des virus. Ainsi, la préparation qui se fonde sur cet « imaginaire du présent » opère en captant des signaux d'alerte précoce chez les oiseaux sentinelles.

À l'alliance risquée des virus et des oiseaux, s'articulera de ce fait une alliance entre les microbiologistes et les ornithologues. À ceux-ci de prendre « le point de vue des oiseaux sur l'avenir », dans la mesure où ces derniers s'avèrent particulièrement aptes à envoyer des signaux d'alerte précoce – les mouettes n'avaient-elles pas déjà constitué de fiables sentinelles pour interpeller les humains sur le rôle des perturbateurs endocriniens ? Et cela avait demandé du flair, de la vigilance, l'attention à des détails qui ne sont *a priori* pas connectés, de sortir du paradigme « dose/poison » usuel dans les recherches sur les cancers dus à l'environnement – bref, là encore : de l'imagination.

Les oiseaux convoquent donc l'imaginaire de leurs observateurs : qu'est ce qui, dans le cas de tel animal, permet de penser qu'on a affaire à une surveillance réussie, à un signal d'alerte fiable – qu'il soit celui d'un oiseau migrateur observé par les *birdwatchers* ou celui d'un poulet de batterie non vacciné qui, en tombant malade, alertera de la présence d'un virus ?

Enfin, l'imagination imprègne l'enquête elle-même. Car cette enquête ne cesse d'être imaginative et imaginante, je dirais même qu'elle s'est obligée à l'imagination pour arriver à saisir et à penser ses multiples acteurs eux-mêmes contraints à être imaginatif. Et l'on verra, tout au long du livre, comment l'auteur lui-même nourrit son « imaginer » en convoquant des situations les plus diverses et les êtres les plus hétérogènes, faisant d'elles autant d'indices à connecter, autant d'expériences à spéculer, autant de « prises » qui permettent de saisir les événements sous un jour nouveau. Ainsi, les oiseaux et les virus font se

croiser de multiples temporalités et de multiples histoires, celle de la grippe espagnole avec celle de la naissance de l'anthropologie, celle de la guerre froide, de l'expansion coloniale et de l'industrialisation, celle des poulets depuis leur vie paisible dans des basses-cours familiales jusqu'à leur existence beaucoup moins enviable dans les immenses batteries. Celle encore, riche et passionnante, de l'histoire de l'ornithologie, celle de l'émergence des préoccupations écologiques et celle de la fondation du musée du quai Branly-Jacques-Chirac. À partir de cette expérience muséale et de cette histoire, Keck rend perceptible le fait que le changement de paradigme en faveur de la préparation touche à quantité de domaines : ainsi, à ce qui s'imposait autrefois, tant du côté du musée que du côté des observateurs d'oiseaux comme idéal – la volonté de la préservation et de la collecte des *spécimens* – se substitue aujourd'hui « l'imagination des vulnérabilités », c'est-à-dire, à nouveau, la préparation à la catastrophe. Là où les collectes se donnaient pour ambition de saturer un domaine de connaissances, celui des oiseaux, elles ont à présent pour fonction de nourrir l'imagination – avec par exemple, des scénarios d'extinction qui demandent qu'on puisse imaginer ce que serait un monde sans oiseaux.

J'ai signalé que ce livre pouvait se lire comme un véritable diagnostic sur notre monde, sur ce qui est en train de lui arriver, sur ce que les pandémies révèlent des nouvelles configurations géopolitiques, que celles-ci soient partie prenante des causes de ces pandémies ou des réponses à ce qu'elles exigent. C'est un livre sentinelle. Un livre qui se situe aux frontières où se croisent des vivants hétérogènes et des pratiques, un livre aux aguets des transformations. Un livre sentinelle qui alerte également d'une catastrophe en cours, à venir et à revenir. Dans les dernières pages, Keck rappelle que « les virus ne sont pas

des entités intentionnelles visant à tuer des humains, mais plutôt le signe d'un déséquilibre entre les espèces d'un écosystème ». C'est un diagnostic de ce que j'appellerais, inspirée de la lecture cynégétique qu'il nous propose, la rupture d'un *pacte de la ruse*. Car ce sont bien des relations rusées qui se tissent dans ces enchevêtrements humains-technologies-virus-animaux. Ruses des virus « furtifs » qui obligent les microbiologistes chasseurs de virus à plus de ruses, à placer des sentinelles pour connaître leur présence, à créer des antivirus, des modèles de prédiction de leurs mutations, des pratiques de séquençage, et encore de l'imagination... Ruses encore cette fois du côté des observateurs d'oiseaux, pour saisir leur image, les capturer pour les baguer, les observer, les surveiller, adopter leur point de vue et leur assigner des rôles de sentinelle. La ruse est omniprésente. Elle n'est pas sans rappeler cet art que cultivaient les Grecs de la Grèce ancienne (peuple de chasseurs et de pêcheurs), l'art de la *mêtis*. La *mêtis* se signalait particulièrement dans l'art de tendre des pièges, ou de les éviter. Elle met en œuvre, pour reprendre la définition de Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, une forme « d'intelligence et de pensée, un mode du connaître ; elle implique un ensemble complexe, mais très cohérent, d'attitudes mentales, de comportements intellectuels qui combinent le flair, la sagacité, la prévision, la souplesse d'esprit, la feinte, la débrouillardise, l'attention vigilante, le sens de l'opportunité, des habiletés diverses, une expérience longuement acquise³ ». La *mêtis* unissait sous le signe d'une même intelligence des dieux, des héros, de simples pêcheurs et chasseurs, des grenouilles, des poulpes, des renards et quantité d'autres animaux. Elle était le fruit d'une connaissance intime, de longues pratiques de proximité, d'imagination encore et, surtout, d'une reconnaissance de l'indéniable intelligence d'autres vivants. Ce sont

visiblement les ruptures multiples de cette composition particulière « sous le signe d'une même intelligence » que traduisent les pandémies. La lecture en termes cynégétiques de Keck rend à cet égard particulièrement lumineuse une hypothèse qu'il emprunte à Jared Diamond et selon laquelle « le passage des sociétés de chasseurs-cueilleurs aux sociétés pastorales a favorisé la proximité entre les humains et les animaux et créé des opportunités pour la diffusion des pathogènes ». Ce que Jared Diamond nomme le « don fatal du bétail » rend compte des conséquences de la dégradation de ce qui, au départ, constituait une sorte de pacte : « les pastoralistes donnaient de la nourriture et des soins à leur troupeau, ils recevaient des produits animaux en échange (viande, lait, peau...), mais aussi des virus en cadeaux empoisonnés, auxquels ils finirent par s'immuniser. » Avec l'augmentation dramatique du nombre d'animaux domestiques, ceux-ci sont devenus « étrangers » aux humains, « et c'est pourquoi ils envoient des pathogènes au lieu de fournir des biens ». Keck nous met en garde contre la puissance du récit de cette révolution du bétail, qui pourrait mener à penser que le risque d'émergence des virus pandémiques augmenterait simplement avec le nombre d'animaux, sans prendre en compte la manière dont ces animaux sont sélectionnés, élevés, et dans quels dispositifs ils sont mobilisés.

C'est ce qui me conduit à prolonger sa proposition en évoquant le fait que ces dispositifs rompent avec le pacte de la ruse, qu'elle soit celle du chasseur dans les relations de chasse, ou qu'elle soit celle de la « subjugation » qui fonde la possibilité des domestications⁴. Avec ce qui ne peut plus porter le nom d'élevage mais de monstrueuse usine à produire des protéines, nous ne sommes plus dans un rapport de ruses misant sur l'intelligence et la capacité de répondre, mais dans des pratiques à la fois

d'uniformisation du réel et d'abêtissement nécessaire de ceux qui le composent. La pandémie constitue elle-même un diagnostic. « Une pandémie de grippe aviaire, écrit Keck dans la conclusion, est l'un des “mythes” qui nous parlent le plus fortement de nos relations actuelles avec notre environnement dans un monde où les volatiles sont élevés de plus en plus intensément pour la consommation humaine avec un haut risque zoonotique et où les oiseaux sauvages sont menacés de disparition et de destruction de leur habitat ».

« La préparation aux pandémies à venir construit notre vision du monde. » Ce livre, remarquablement fidèle à la mission de l'anthropologie puisqu'il nous propose d'étudier la variation des points de vue au travers notamment de la variation des formes d'interaction entre humains et animaux, nous rappelle également la très grande diversité de l'appréhension des risques, particulièrement en fonction d'expériences vécues, très différentes d'un État à l'autre. « Si les Occidentaux ont imposé au reste du monde cette notion de “pandémie” notamment par leurs fictions, il faudrait qu'ils s'inspirent de la compréhension asiatique de cette notion pour en penser les aspects les plus problématiques. Par exemple, serions-nous capables de prier pour les animaux que nous abattons⁵ ? »

Vinciane Despret,
université de Liège.

Introduction

La pandémie de grippe est un des événements qui suscitent une mobilisation au niveau global. Le caractère cyclique des pandémies – la « grippe espagnole » en 1918, la « grippe asiatique » en 1957, la « grippe de Hong Kong » en 1968 – a conduit les experts à penser qu'une nouvelle pandémie était imminente et qu'elle tuerait des millions de personnes¹. La question, selon les autorités de santé globale, n'est pas de savoir quand et où la pandémie commencera mais si nous sommes prêts à affronter ses conséquences catastrophiques. La pandémie bouleverse la vie sociale non seulement parce qu'elle tue des individus en série mais aussi parce que la contagion entraîne la panique et la méfiance. Il faut donc se préparer aux pandémies pour limiter non seulement le nombre de victimes humaines mais aussi ses effets économiques, politiques et moraux*.

Une pandémie commence quand un pathogène infecte une population humaine non immunisée. On considère que les virus mutent à travers les espèces animales, où ils se développent habituellement de façon asymptomatique dans leurs « réservoirs animaux », avant de passer aux humains,

* Ce livre ayant été écrit entre 2014 et 2016, il ne couvre pas la crise du coronavirus qui a émergé à Wuhan en décembre 2019. La postface (p. 277) actualise toutefois les propositions de ce livre à partir d'une brève analyse de cette nouvelle crise.

où ils déclenchent infections et contagions. Les virus de grippe, en particulier, mutent et se réassortissent chez les oiseaux, notamment aquatiques, mais aussi chez les porcs, décrits comme des « véhicules intermédiaires » parce qu'ils ont des récepteurs dans leurs voies respiratoires qui peuvent s'attacher aux virus aviaires et humains. Quand les microbiologistes suivent les pathogènes dans leurs réservoirs animaux pour anticiper leur émergence chez les humains, ils introduisent ainsi les animaux dans la société.

Ce livre montre, avec les méthodes de l'anthropologie sociale, comment les techniques de préparation en vue d'une pandémie de grippe ont transformé nos relations aux oiseaux. Des milliards de volailles ont été tuées à travers le monde pour éviter que des pathogènes potentiellement pandémiques ne franchissent les frontières d'espèces. Les oiseaux migrateurs ont été surveillés pour comprendre la diffusion des virus de grippe en dehors de leur lieu d'émergence. La faune sauvage est passée des pages « Nature » des journaux aux images de couverture des magazines, représentant les foyers de grippe aviaire comme des attaques terroristes, tandis que les photographies de poulets dans les abattoirs ont envahi l'espace public pour rassurer de façon ambivalente les consommateurs sur la sécurité de la viande de volaille. Alors que le virus de grippe aviaire létal reste encore à venir, son anticipation a déjà modifié le monde dans lequel les hommes vivent avec les animaux, sauvages et domestiques.

La grippe aviaire est décrite comme une « zoonose », soit une infection causée par un pathogène qui a « sauté » des animaux aux humains. La mobilisation autour des zoonoses, qui constituent la plus grande part des maladies infectieuses émergentes, s'est accrue au cours des quarante dernières années avec le combat contre la fièvre hémorragique Ebola (1976), transmise des chauves-souris aux

primates, l'encéphalopathie spongiforme bovine (1996), transmise des moutons aux vaches, le syndrome respiratoire aigu sévère (SRAS, 2003), transmis des chauves-souris aux civettes masquées. Alors que le lien entre les pathogènes et leur environnement a toujours été au cœur de la santé publique, cette série d'émergences au cours des quarante dernières années est aujourd'hui expliquée par les changements dramatiques provoqués par l'urbanisation, l'élevage industriel, la déforestation et le changement climatique².

L'anthropologie sociale, en tant qu'elle produit du savoir sur les similarités et les différences entre les humains et les autres animaux, peut prendre ces pathogènes franchissant les barrières d'espèces comme point de départ pour une enquête sur les transformations des relations entre humains et non-humains. La connexion entre les relations hommes/animaux et les mesures de santé publique s'opère dans les deux sens : de nouvelles relations entre hommes et animaux (comme l'intensification de l'élevage industriel) ont produit de nouveaux risques d'émergence, mais les techniques utilisées pour limiter ces risques (comme l'abattage massif de volailles ou l'usage de poulets sentinelles) ont aussi changé la façon dont les hommes interagissent avec les animaux.

Ce livre est basé sur une recherche ethnographique conduite à Hong Kong, Taïwan et Singapour entre 2007 et 2013³. Ces trois territoires, affectés par la crise du SRAS en 2003, ont investi dans les techniques de préparation à une pandémie de grippe. Hong Kong fut le lieu principal de ma recherche car c'est là que la dernière pandémie de grippe a officiellement commencée en 1968, de sorte que le territoire fut équipé pour détecter le prochain virus de grippe pandémique chez les oiseaux, ce qui le plaça au cœur de la gestion du SRAS comme zoonose. Mais ces trois territoires étaient également mobilisés contre un virus de

grippe aviaire venant de Chine, où le nombre de volailles domestiques avait dramatiquement augmenté au cours des quarante dernières années. Hong Kong, Taïwan et Singapour sont trois points de passage pour la diaspora chinoise, qui pouvait ainsi s'identifier avec les oiseaux migrateurs accusés de propager la grippe à travers le globe. L'un des arguments soutenus dans ce livre est que ces trois territoires situés aux frontières de la Chine, et connectés au reste du monde, ont trouvé avec la grippe aviaire un langage pour parler des problèmes qu'ils rencontrent avec le continent chinois, considéré comme une puissance émergente dont les conditions de vie produisent de nouvelles pathologies. Dans ces trois lieux, les microbiologistes se sont alliés avec les vétérinaires et les observateurs d'oiseaux pour suivre les mutations des virus de grippe entre les oiseaux sauvages, les volailles domestiques et les humains. J'ai passé de plus en plus de temps avec les observateurs d'oiseaux, car j'étais intrigué par une question : pouvons-nous voir les pathogènes à travers la perspective des oiseaux eux-mêmes ? J'ai ainsi partagé la passion des *birdwatchers* pour les espèces d'oiseaux et la curiosité des microbiologistes pour les mutations virales, parce que j'ai trouvé en ces virus une clé d'entrée au sein des relations entre humains et oiseaux dans le contexte géopolitique liant la Chine, Hong Kong, Taïwan et Singapour⁴.

En 2003, après la crise du SRAS, trois microbiologistes travaillant à l'Université nationale de Hong Kong ont écrit : « Les études sur l'écologie de l'influenza conduites à Hong Kong depuis les années 1970, dans lesquelles Hong Kong a fonctionné comme un poste de sentinelle pour la grippe, ont indiqué qu'il serait possible, pour la première fois, de faire de la préparation à la grippe au niveau aviaire [*to do preparedness for flu on the avian level*]⁵. » Cette citation a orienté toute la réflexion présentée dans

ce livre. Que signifie la préparation au niveau aviaire ? En quoi cela diffère-t-il du niveau humain ? En quoi cela change-t-il les relations entre humains et animaux ? Y a-t-il quelque chose de spécifiquement asiatique dans la façon dont la préparation a été appliquée à la grippe aviaire ? Que pouvons-nous apprendre de la façon dont des sociétés asiatiques ont pratiqué la préparation au niveau aviaire ? Comment ces sociétés se sont-elles réapproprié leur définition globale comme des réservoirs pour les virus émergents⁶ ?

En analysant l'alliance entre les microbiologistes et les ornithologues à travers les concepts de l'anthropologie des chasseurs-cueilleurs, je propose de prendre au sérieux l'idée selon laquelle les microbiologistes sont des « chasseurs de virus » et des « collecteurs d'échantillons ». De quelle manière l'injonction à se préparer à une pandémie de grippe s'inscrit-elle dans les pratiques ordinaires des microbiologistes et des ornithologues, en les conduisant à voir les relations entre hommes et oiseaux à travers les pathogènes qu'ils partagent en commun ? L'anthropologie des sociétés de chasseurs-cueilleurs a montré que ces groupes ont développé une capacité à percevoir l'environnement à travers les yeux de leurs proies, selon des techniques que l'on peut qualifier de cynégétiques. Les microbiologistes et les ornithologues refusent de tuer les oiseaux qu'ils observent, ou diffèrent le moment de la mise à mort, car ils saisissent leur maladie comme une occasion de prendre leur perspective sur l'environnement. À l'inverse, les autorités de santé publique doivent tuer les oiseaux pour protéger les humains de la grippe aviaire et surveiller les signes annonciateurs de la prochaine crise, selon des techniques que l'on peut qualifier de pastorales.

Ce livre associe donc un argument théorique en anthropologie sociale avec une ethnographie des relations entre hommes et animaux à travers des techniques de santé

publique, afin de saisir ce qu'est « la préparation au niveau aviaire » au sein de territoires aux frontières de la Chine. Il se compose de deux parties. La première, plus théorique, définit la préparation en la distinguant de la prévention et de la précaution et en la décrivant comme un mode de causalité qui justifie les interventions du gouvernement, une technique de langage reliant la nature et le laboratoire et une forme de visibilité passant par l'accumulation et la classification. La seconde, plus empirique, décrit les relations entre hommes et animaux à travers des techniques spécifiques de préparation à Hong Kong, Taïwan et Singapour : sentinelles, simulations et stockage⁷. La distinction entre les trois S (sentinelles, simulations et stockage) ne recoupe pas celle entre les trois P (prévention, précaution, préparation). J'utilise plutôt la différence ontologique entre prévention et préparation pour analyser comment ces trois techniques de préparation mêlent le cynégétique et le pastoral. Je montre ainsi que la préparation aux pandémies implique fondamentalement un rapport de signalisation avec les oiseaux, qui peut ensuite se combiner avec d'autres préoccupations économiques et politiques. C'est la singularité de ce rapport et la variabilité de ses formes qui sont au centre de ce livre.









PREMIÈRE PARTIE

Maladies animales

Abattre, vacciner et surveiller les animaux contagieux

La politique la plus visible en cas de zoonose, c'est-à-dire de transmission d'un pathogène au travers des frontières d'espèces, est l'abattage massif des animaux potentiellement infectés. Mais il y a deux autres techniques pour contrôler la propagation des épidémies chez les animaux : l'usage de vaccins pour renforcer l'immunité et la surveillance des mutations des pathogènes par des collectes d'échantillons¹. Ces trois techniques impliquent des conceptions différentes des collectifs reliant les humains et les non-humains, des microbes qui émergent dans les relations entre hommes et animaux et de la causalité par laquelle les hommes, les animaux et les microbes interagissent. L'anthropologie sociale a conçu cette causalité à travers la notion de participation, qui est souvent utilisée aujourd'hui dans ses collaborations avec la médecine vétérinaire², mais qui a longtemps été liée à la notion de sacrifice. Elle définit une modalité de la causalité qui n'est pas linéaire, comme la causalité physique, mais holistique, au sens où tous les êtres qui constituent une société y sont en relation. La participation relie des idées sur la vie animale et des principes de santé publique afin de surmonter des contradictions dans les relations entre hommes et animaux. Peut-on inclure les points de vue des animaux et de leurs éleveurs dans la participation à l'idéal de santé

publique ? Si la prévention les exclut à travers une rationalité sacrificielle sous-jacente à l'abattage et la vaccination, la préparation les inclut en étendant la participation par des techniques de surveillance. Pour clarifier la distinction entre prévention et préparation, ce chapitre propose donc une généalogie parallèle de l'anthropologie sociale et de la médecine vétérinaire, à partir de quatre auteurs centraux pour l'anthropologie sociale qui ont réagi à quatre maladies animales importantes pour l'histoire de la santé publique en Europe.

Herbert Spencer et la fièvre aphteuse

Herbert Spencer (1820-1903) est rarement lu par ceux qui pratiquent l'anthropologie sociale aujourd'hui³, mais il a grandement contribué à populariser la notion de sociologie – terme proposé par Auguste Comte en français en 1830 pour définir le savoir réflexif que la société prend sur elle-même lorsqu'elle rencontre une crise⁴. Le cadre général de sa théorie peut être qualifié d'évolutionniste, même s'il n'était pas influencé directement par Darwin, car il défendait l'idée d'un progrès général de l'humanité depuis ses états les plus primitifs jusqu'à ses formes les plus complexes. En 1873, Spencer ouvrait son *Introduction à la science sociale* par l'exemple d'un éleveur se plaignant des mesures de politique publique prises à propos des maladies animales :

Au cabaret du village, l'ouvrier qui péroré en fumant sa pipe décide quelles mesures le Parlement devrait prendre pour arrêter la propagation de la fièvre aphteuse. À la ferme, le maître discourt sur la peste bovine tout en arrosant un marché ; il frappe la table du poing et jure qu'on lui a donné une indemnité trop faible pour les bestiaux qu'on lui a fait abattre pendant l'épidémie. [...] Des esprits chez

lesquels les conceptions des actions sociales sont aussi rudimentaires sont aussi des esprits disposés à nourrir des espérances insensées sur les bienfaits à attendre de l'action administrative. Ils semblent tous partir de ce postulat sous-entendu que chaque plaie sociale peut être guérie, et que la guérison dépend de la loi. [...] L'homme qui ignore l'existence d'un principe de causalité dans l'ordre physique a bien des chances de ne comprendre que fort confusément cette autre causalité, plus subtile et plus complexe, qui détermine les actes d'une société d'hommes constitués en corps politiques⁵.

Spencer semble confondre, dans les mots qu'il attribue à l'éleveur, la fièvre aphteuse avec la peste bovine, alors qu'il s'agit de deux maladies très différentes. La peste bovine (*cattle plague*, connue aussi sous son nom allemand de *Rinderpest*) a été la maladie animale la plus grave en Europe au XVIII^e siècle. Originnaire d'Asie, elle est apparue en Italie en 1711, en Angleterre en 1714 et s'est diffusée ensuite sur tout le continent européen. On estime qu'elle a tué 200 millions de bovins en Angleterre entre 1740 et 1760, les décès survenant après de fortes fièvres et des pertes d'appétit. Cette maladie grave a contribué à l'organisation de la science vétérinaire à la fin du XVIII^e siècle⁶. Elle se déplaça vers l'Afrique au début du XX^e siècle, où elle a causé des dommages très importants sur le bétail au Soudan dans les années 1930, lorsque l'anthropologue britannique Edward Evans-Pritchard étudiait ses effets sur les sociétés pastorales Nuer et Dinka⁷. L'Organisation mondiale de la santé animale (ancien Office international des épizooties) l'a déclarée éradiquée en 2011 après une campagne mondiale de vaccination.

Par contraste, la fièvre aphteuse (*foot-and-mouth disease*), bien que signalée en Italie au XVII^e siècle, ne devint une préoccupation majeure en Angleterre qu'en